

Fiche technique

Franco-Marocain - 2003 - 2h

Réalisation & scénario :

Narjiss Nejjar

Image :

D. Gravouil

Musique :

Guy-Roger Duvert

Son :

Laurent Benaïm



Interprètes :

Siham Assif

(Hala)

Khalid Benchegra

(Fahd)

Raouia

(Mina)

Rafiqua Belhaj

(Zinba)

Résumé

Une terre berbère enserrée par un étai de montagnes... Un village de femmes qui offrent leur corps, où seuls les hommes qui paient peuvent entrer. Un village que les vieilles ont déserté pour aller se réfugier derrière l'imposante barrière de neige.

Hala est la chef rebelle et revêche de cette communauté. Elle impose sa loi et dicte les règles. Sa mère, raflée il y a 25 ans et oubliée dans une prison, revient accompagnée d'un homme, un jeune chauffeur de bus, orphelin et amuseur du dimanche. Tout s'ébranle alors, comme une lente agonie avant l'appel d'air.

Critique

(...) Cette histoire du retour d'une vieille taularde dans le village de prostituées berbères où elle exerçait, vingt-cinq ans avant d'être raflée, vaut surtout pour l'échange passionnel auquel se livrent sous nos yeux deux générations de femmes (la vieille Mina et sa fille Hala, qui a pris la tête du village en même temps qu'elle a repris le métier de sa mère), tissant un lien aussi indéfectible que complexe.

Les Yeux secs est le premier coup de force d'une cinéaste d'une trentaine d'années, soit une double rareté dans un cinéma marocain quasi réservé aux hommes et à une génération plus expérimentée. Narjiss Nejjar «aggrave» son cas en ayant décidé de ne pas filmer un Maroc de comédie ou de petits tra-

cas, mais de donner à son film le souffle d'une mythologie païenne. Enjeu coton, contre lequel elle aurait pu se brûler les ailes, par exemple en péchant par surcharges signifiantes ou volonté de trop dire.

Même si ce volontarisme-là n'est pas toujours absent de sa mise en scène, ce qui sauve Nejjar du travers commun à nombre de premiers films ambitieux en provenance de cinématographies à peu près désertées, c'est la double distance avec laquelle elle regarde son sujet. Qu'elle l'observe de loin, et elle le voit dans toute sa dimension politique : cause des femmes, question de la filiation, espoir maintenu de briser la spirale du silence... Autant de charges pesantes qu'emportent les vents des montagnes berbères, les déplaçant en plein territoire symbolique. Qu'elle le regarde en gros plan, et son sujet se transforme soudain en un documentaire sur des visages, des mains, des vies mises à l'écart de tout et écrasées de silence. L'articulation du proche et du lointain fait le film. Auquel il ne manque, au fond, qu'un petit peu plus d'assurance. Nul doute qu'elle ne saurait tarder.

Philippe Azoury
Libération – 5 mai 2004

On les appelle les putains de Tizi. Recluses à flanc de montagne dans un groupement de maisons closes, elles cultivent un jardin flamboyant : noués sur des branches plantées dans la terre, les voiles rouges des vierges sacrifiées au plaisir masculin s'étendent à perte de vue, comme un gigantesque cimetière de martyrs. Narjiss Nejjar souhaitait tourner un documentaire sur ces prostituées du Maroc, que les hommes vont visiter dans des abris creusés dans les roches. Mais elles ont refusé, par peur du regard des autres. La réalisatrice s'est donc lancée dans une fiction, avec une mission inflexible : «Harceler les consciences pour que nous ne soyons plus jamais de simples pantins désarticulés, rasant les murs et marchant sur la pointe des pieds.»

Plaidoyer féministe digne et violent, son film a la beauté des tragédies antiques. (...) La portée de ces leçons d'exigence vient du style concis et haché de Narjiss Nejjar, qui s'en tient à l'essentiel. Les hommes aiment passer leur main sur le corps rebondi des filles de Tizi. La cinéaste nous livre au contraire un film squelette à l'ossature sèche et tranchante. Elle filme souvent les êtres à travers des encadrements de portes ou des enchevêtrements de branchages, comme autant de trous de serrures qui révèlent une vérité honteuse, et dont elle aimerait avoir la clé pour libérer son prochain. Narjiss Nejjar s'insurge contre le traitement infligé aux femmes du Maroc, mais pas contre les hommes. Le seul personnage masculin du film est aussi le plus admirable. Figure solitaire, timide, effacée, Fahd, le

chauffeur de bus, est un être en reconstruction. D'une profonde humanité, il porte en lui la promesse d'un changement. «Faut-il que je sois une femme pour avoir le droit de me sentir blessé, humilié ?» crie-t-il, désespéré, dans la scène finale. Le simple fait qu'il pose la question est une victoire que Narjiss Nejjar se garde bien de brandir. Cette intelligence et cette sobriété en font une cinéaste de première catégorie, dont on attend impatiemment les autres coups d'éclat.

Marine Landrot
Télérama n° 2834 - 8 mai 2004

L'avis de la presse

Le Nouvel Observateur
- Xavier Leherpeur

En prenant ses distances avec un cinéma manifeste, en osant à la fois une poésie sobre et un romanque dénué de tout lyrisme, la cinéaste marocaine signe une oeuvre poignante et revendicatrice, inspirée de faits réels.

Studio Magazine
- Thomas Baurez
(...) un magnifique plaidoyer sur le statut des femmes marocaines. Une réussite !

MCinéma.com
- Hugo de Saint Phalle
La force de ce drame réside aussi dans la beauté profonde et dure de son héroïne, jouée par Siham Assif, qui tient son pre-

mier rôle au cinéma. Par sa prestation impeccable, elle apporte la sobriété indispensable au récit.

Le Figaro

- Brigitte Baudin

Après avoir signé **La Parabole**, **Le Septième Ciel**, **L'exigence de la dignité**, des documentaires engagés, Narjiss Nejjar passe à la fiction avec **Les Yeux secs**, un réquisitoire sur la condition des prostituées au Maroc.

Première

- Nicolas Schaller

Exploitant avec grâce la beauté picturale de son pays, (...) Narjiss Nejjar impose un vrai regard par son travail sur le hors-champ, les clairs-obscur et les mouvements des corps. Du coup, sa tendance à étirer son film et à verser par moments dans la surenchère contemplative apparaît comme des péchés de jeunesse qu'on lui pardonne sans problème.

Aden

- Philippe Piazza

Tout le film est empreint d'une poésie appuyée, très décorative, qui, pour être sincère, laisse les yeux secs.

Les Inrockuptibles

- Vincent Ostria

L'ambiguïté de ce genre de «film de festival» décrivant une situation cruelle, c'est qu'il fait en même temps dans le symbolisme pictural, le pittoresque tragique (comme chez Samira Makhmalbaf, par exemple).

L'Express

- Christophe Carrière

Ces yeux-là sont noirs comme le destin des filles qu'on dit «de joie». (...) C'est après être allée les voir de près, dans le Sud marocain, que la réalisatrice Narjiss Nejjar a écrit son film. Au style documentaire elle a préféré celui d'une fiction pleine d'espoir, qu'elle ne sait, hélas! pas finir.

Entretien avec la réalisatrice

Pourquoi ces mères-filles prostituées ?

C'est né d'une rencontre avec une ex-prostituée, au Maroc, chez des amis. On a parlé longtemps, et à un moment je lui ai posé la question du corps de l'autre, de celui qu'elle ne désire pas, du client. Elle m'a répondu simplement qu'elle devenait quelqu'un d'autre. Mais aussi qu'il lui arrivait de casser les glaces dans lesquelles elle ne pouvait plus se regarder. Je vivais déjà avec l'idée qu'au Maroc on est toujours quelqu'un d'autre, que c'est un pays divisé, balafré, double. Et qui se perpétue dans l'hypocrisie honteuse de ses divisions.

Ces villages-bordels existent vraiment ?

Oui, il faut aller en milieu rural, en périphérie de certains villages. Il y a des enclos d'une dizaine de maisons où elles vivent. J'aurais pu faire un documentaire, mais il est difficile pour ces femmes de se heurter au regard de la caméra documentaire. La fiction, pour

elles, était plus facile à assumer.

Et pour les instances marocaines ?

Le scénario a été refusé deux fois. Le film a été produit avec l'Europe, en premier lieu la France. A la fin, j'ai reçu une aide de la télé marocaine. Il n'y a pas eu de censure directe. Ce qui ne veut pas dire que je ne dois pas me battre contre mes propres réflexes d'autocensure. C'est ce même réflexe qui a poussé les commissions marocaines à refuser d'abord le projet. Je peux comprendre.

Le tournage ?

Une galère. On était dans une région où on ne connaît toujours pas le cinéma. Il y a eu des bras de fer avec un cheik du village qui voulait nous faire payer la construction de la mosquée. Il fallait s'entêter, compter sur une équipe solide, braver l'hostilité des hommes, franchir la barrière de la langue : les femmes prostituées parlaient le berbère, moi l'arabe. Mes trois comédiens principaux travaillent tous dans le cinéma marocain. Une actrice comme Raouia (la mère) a derrière elle des années de comédies marocaines. Il fallait la persuader de jouer un ton en-dessous de d'habitude. Elle me disait : «Mais le cinéma, c'est pas comme ça...» Bousculer ses automatismes. Mais je repose peu mon cinéma sur la direction d'acteurs. J'ai une habitude qui vient du documentaire. J'ai besoin d'un espace et ensuite d'être frôlée par ce que je sens. Quand je regarde, je ne regarde pas le détail. Je m'accroche aux choses après. Au moment d'écrire le scénario, j'essaie de me sou-

venir d'une émotion vécue. Je ne suis pas à l'aise avec les scènes trop pensées. Celles que j'avais écrites dans ce sens, j'ai fini par les enlever.

Votre position est-elle féministe ?

Je ne suis pas féministe. Je suis «minoriste». Je déteste l'idée d'une masse qui empêche l'idée d'une minorité. Les Berbères sont minoritaires tout en étant la moitié de la population du Maroc. J'ai lié la prostitution à la thématique berbère. Les femmes cinéastes au Maroc ne sont pas légion. Dans les années 70, quelqu'un comme Farida Ben Lyziad a émergé. Depuis... Le cinéma iranien m'inspire plus que ce qui se fait au Maroc. J'aime comment il traite de l'enfermement dans un espace ouvert.

Propos recueillis par
Philippe Azoury
Libération – 5 mai 2004

Notes D'intention

Il existe au Maroc, aujourd'hui encore, un village où cohabitent des dizaines de maisons closes. Plus loin, là où finit la route, des femmes, jeunes ou moins jeunes vivent dans des abris creusés dans la roche. Toutes ces femmes offrent leur corps. Je les ai rencontrées, pour comprendre l'une des innombrables faces cachées, d'une société cernée d'un voile

opaque où s'imbriquent des envies, des peurs, des rêves... Un seul rêve, dérisoire peut-être pour nos petites vies à nous pleines de possibles, mais un rêve grand comme le monde pour celles qu'on appelle «les putains de Tizi». L'une d'elles m'a dit : "L'homme que j'aimerais, je le reconnaîtrais..." Je lui ai demandé comment. Elle m'a répondu : "Quand je regarderais ces yeux... je me verrais assise sur une Ammaria... le visage recouvert du voile rouge des vierges..." Aimer... elles rêvent d'aimer... ces femmes qui disent avoir les yeux aussi secs que le cœur. J'ai pensé dans un premier temps faire un documentaire et j'ai senti une réticence de leur part et c'est ainsi que j'ai compris ce qui va devenir la problématique de mon film, le regard de l'autre. J'ai alors décidé de développer une fiction pour découvrir à travers ces vies croisées l'étrange dilemme entre l'envie d'aimer et l'incapacité d'aimer, et tout ce chemin entre soi et cette liberté-là, parce que maintenant je sais que pour elles il s'agit d'une liberté. Certaines ont accepté de jouer leur propre vie. «Peut-être qu'en rentrant dans le film, on deviendra quelqu'un d'autre...» m'ont-elles dit en riant. Je n'ai pas de réponse à leur donner, je peux juste faire qu'on ne les oublie pas...

Dossier de presse

La réalisatrice

Narjiss Nejjar a pris l'habitude de se présenter comme une jeune femme de 30 ans qui «tente de rendre compte des mouvances de son pays». (...) «Je suis née au Maroc, et j'y ai étudié jusqu'au bac. Ensuite j'ai fait des études de cinéma, à Montpellier puis dans une école à Paris. J'ai commencé par des documentaires teintés d'action militante : il s'agissait de montrer une cantine populaire au Maroc tout en filmant le quotidien des femmes en cuisine. C'est en faisant cela que j'ai compris que j'avais aussi besoin de la fiction pour m'aider à réorienter la réalité, et y faire passer un certain nombre de messages auxquels je tiens.»

Philippe Azoury
Libération - 6 mai 2004

Filmographie

documentaires :

La Parabole

Le Septième Ciel, L'exigence de la dignité,

long métrage :

Les yeux secs

2003

Documents disponibles au France

Revue de presse
Positif n°509/510, 520
Cahiers du Cinéma n°590
Fiches du Cinéma n°1748

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com